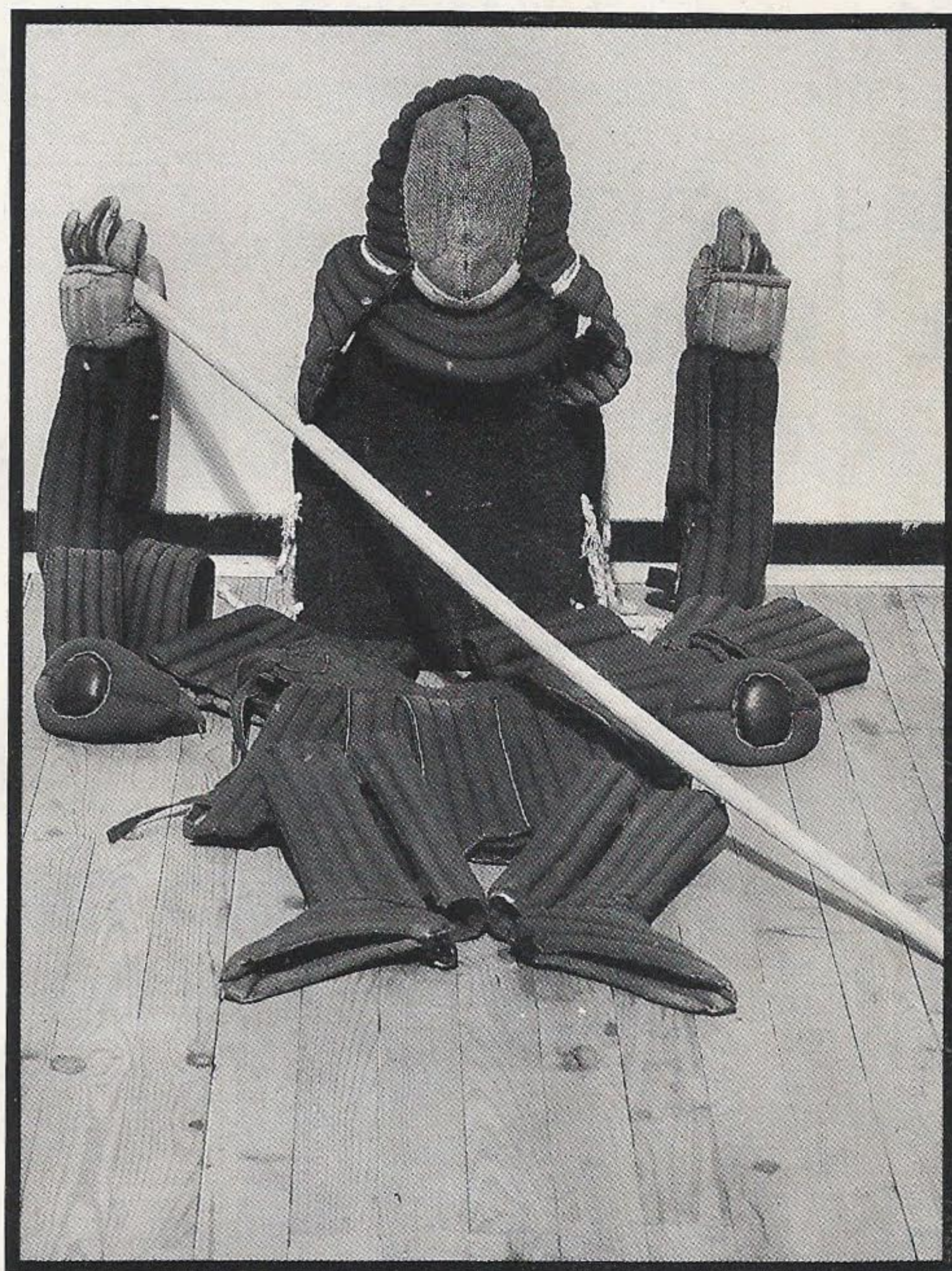


LE JEU DU BÂTON

SPORT TRADITIONNEL PORTUGAIS

Qu'ils soient Asiatiques, Européens, Africains, Américains, tous les peuples ont plus ou moins manié le bâton, sous toutes ses formes, bâtons longs, courts, moyens, chaque ethnie ayant apporté son génie propre à la chose. Certains ont évolué vers le « do », d'autres vers le sport, les Portugais, eux, en sont encore à la pratique efficace avant tout, et dans leur pays, les duels ou batailles rangées ne sont pas rares du tout à l'heure actuelle... bien que depuis deux années tout juste la compétition sportive ait lieu le jour... en introduisant le port d'une armure bien proche de celle que revêtent les Kendoka. Numo Russo, responsable technique fédéral, accompagné de quelques pratiquants dont le champion en titre, ont bien voulu nous démontrer leur Art.



I — UN PEU D'HISTOIRE

L'appellation JEU DU BÂTON est une technique de lutte dans laquelle l'arme est un simple bâton droit et lisse, de la hauteur approximative d'un homme et manipulé convenablement par chacun des combattants, qui essaie avec celui-là, d'une part de se défendre des coups de son ou ses assaillants, d'autre part d'atteindre le ou les adversaires. La pratique de cette technique demeurant encore aujourd'hui dans divers pays étrangers, comme par exemple, le Portugal, la France, l'Angleterre (quarterstaff) et aussi dans la plupart des pays orientaux, principa-

lement en Inde, en Chine, au Japon (bojiutsu), en Thaïlande, au Vietnam et en Afghanistan.

Comme arme offensive et défensive, le bâton est une forme tellement simple que l'ethnologie, en général, ne l'a pas inclus dans la catégorie des « armes qui se maintiennent avec les mains ». Cependant un bon joueur de bâton ne craint pas d'affronter n'importe quel adversaire qui utilise d'autres armes.

Ainsi se pose le problème de savoir si l'usage du bâton comme arme ne représente qu'un aspect de l'usage du bâton comme complément de caractère général, ou si, au contraire, l'usage du bâton en général représente l'extension à d'autres fonctions que celle qui principalement et initialement n'était qu'une arme.

Au nord du Portugal (surtout au Minho) le bâton était le compagnon des jeunes vigiles, des voyageurs le long des chemins, des bergers au sommet des montagnes ; son office était multiple : sur la route c'était une aide, tantôt pour monter les côtes, tantôt pour les descendre, y appuyant le poids du corps ; quand un ruisseau coupait le chemin, on le sautait en s'appuyant sur le bâton. Le berger dans la montagne et les marchands à la foire y appuyaient leur poids, allégeant ainsi leurs jambes ; même le berger touchait avec lui le bétail, et, quand cela était nécessaire, faisait fuir le loup, aussi bien pour sa propre défense que pour celle du troupeau qui lui était confié ; « c'est seulement pendant que le jeune homme conversait avec sa fiancée devant l'âtre de sa maison qu'il le lâchait ; alors le bâton restait à la porte, pour indi-



quer aux autres qu'ils n'avaient rien à faire là. » En outre, dans ces contrées le varapau était l'arme par excellence ; avec lui se résolvait les problèmes quotidiens qui provenaient surtout de la rivalité entre villages, d'amoureux, des détournements des eaux d'irrigation, etc.

Le garçon était considéré comme jeune homme lorsqu'il avait son varapau et faisait la ronde avec les autres : c'était ainsi comme d'être armé chevalier.

Qui au Portugal n'a entendu parler des luttes aux bâtons dans les foires (non seulement au nord mais dans tous le pays) où les villages entiers s'affrontaient en combats sanglants et même mortels ?

Le jeu du bâton faisait alors partie de la vie des Portugais du nord. Partout il y avait des écoles où se rejoignaient des groupes de jeunes garçons avides d'apprendre, autour d'anciens maîtres qui se faisaient payer bien cher pour leurs leçons. Chaque pays envoyait ses fils à ces maîtres pour apprendre cette discipline qui faisait partie de leur éducation ; telle était l'importance donnée au jeu du bâton à cette époque.

D'ordinaire pendant les longues nuits de l'été on voyait sur les aires (1) des groupes de jeunes s'exerçant sportivement à la manipulation de la perche d'entraînement qui souvent se prolongeait presque jusqu'à l'aurore.

Réellement, aux environs des années 30, le jeu du bâton au nord tomba en décadence. Les raisons de cette rupture étaient variées et étaient intimement liées entre elles : depuis toutes les luttes dans les foires, l'intervention des autorités policières se fit sentir, défendant l'usage du bâton dans les enceintes de la foire. Mais aussi l'émigration vers l'étranger et la migration vers les grandes villes, faites généralement par le chef de famille qui n'arrivait pas à tirer sa subsistance de la terre qu'il cultivait, nous amenèrent une grande faiblesse à nous qui pourrions être les futures « puxadores » (nom par lequel étaient désignés les joueurs du nord).

D'un autre côté, la facilité d'acquisition d'armes à feu contribua aussi à la « non-nécessité » du jeu de bâton, puis la justice personnelle faite par le « vara » exigeait un entraînement assez lent pour que quelqu'un puisse réellement se fier à l'efficacité de son arme.

Ainsi pour ces raisons et pour d'autres de moindre importance, cet art de combat au nord du Portugal fut réduit ne laissant la représentation qu'à de petites écoles où de petits groupes d'anciens joueurs ne s'entraînaient que pour des jeux d'exhibition où d'anciens maîtres préparaient une poignée d'enfants aussi aux mêmes fins de démonstration.

Entretiens le jeu du bâton souffrait aussi

une migration importante. Parti de son noyau originel que fut le Minho, s'arrêtant franchement dans le Tras-os-Montes, il en sort à grande vitesse, passe par la capitale, traverse le Tage et va se fixer dans la partie Sud, principalement dans l'Estramadura et le Ribatejo.

Dans ce voyage, il prend de l'extension grâce aux mains des différents maîtres professionnels qui parcouraient le pays faisant des stages dans les diverses localités dont les plus fameux étaient : maître Calado Campos, père et fils, mieux connus des « noirs », qui enseignaient du Minho jusqu'à Setubal. Dans ce milieu du jeu du bâton fut aussi connu le maître très professionnel Joaquim Bau, qui, toujours monté sur sa mule parcourait le Portugal vivant seul et simplement des dons qu'il recevait en échange des leçons qu'il donnait.

De même les journaliers venus du Minho et de Tras-os-Montes effectuer des forfaits dans le sud du pays étaient fort responsables de la transmission du jeu du bâton dans cette région.

C'est depuis la fin du siècle passé que le jeu du bâton se propagea à Lisbonne où on le vit s'implanter.

En ville, sous des conditions fort différentes de la province, l'esprit du jeu du bâton s'altéra. Libéré des impératifs de lutte qui l'accompagnaient à ses origines, à l'époque

et à la région, on le voit maintenant virer vers l'aspect sportif.

Les premiers gymnases où fut ouverte la pratique de cette nouvelle discipline furent : alors le Real Ginasio, aujourd'hui Ginasion Clube Portugues, l'Ateneu Comercial de Lisboa et le Lisboa Ginasio Clube. Outre ces centres existaient encore ce qu'on appelait « Quintais » qui étaient des enceintes entourées d'un mur, la pratique du jeu se faisant dans la cour intérieure. Les « Quintais » se rencontraient éparpillés partout dans Lisbonne et dans lesquels s'entraînaient des centaines de joueurs qui recevaient les leçons d'un maître ou d'un contremaître d'école (estilo) qu'ils choisissaient.

Ces fameuses « Quintais » n'étaient pas, comme le supposaient beaucoup de gens de notre bourgeoisie, fréquentées par des querelleurs, ni par des créatures d'une espèce peu recommandable. Des travailleurs dans leur majeure partie provinciaux de Tras-os-Montes, du Minho et d'autres provinces arrivés au nord avaient un goût spécial pour cet exercice qui était pratiqué avec admiration sur leurs terres natales. L'enthousiasme de ces hommes était toujours grand dans leur apprentissage parce qu'ils appréciaient l'enseignement et savaient donner la valeur au sacrifice qu'ils faisaient pour payer ; à peine dix minutes de leçon correspondaient à cette époque au salaire journalier d'un ouvrier.

C'est facile de comprendre qu'un homme qui parfois ne gagnait pas plus de quatre cents reis par jour, en extrayant la pierre d'une carrière, ou cinq cents et six cents reis par jour dans quelque autre métier exténuant, n'allait pas payer le maître par snobisme.

De même ici à Lisbonne l'apogée de cet art dura peu de temps à cause de multiples facteurs tels que le développement de nouveaux sports ramenés de l'étranger et qui d'autre part étaient à la mode. A cause de cette nouveauté on vit captivées les plus jeunes générations, laissant le vide d'une génération et s'il n'était pas chèrement gardé dans les mains de jeunes gens passionnés, le jeu du bâton (qui aujourd'hui est en train de revivre avec grand enthousiasme en l'hommage de ces temps héroïques des vieux « puxado-

res ») verrait son existence en péril, et puis il n'y avait pratiquement rien d'écrit sur le sujet, étant donné que toute la technique était transmise par voie orale.

II — LA TECHNIQUE PORTUGAISE PROPREMENT DITE

Le jeu du bâton qui se pratique aujourd'hui au Portugal est l'évolution de l'antique jeu du Minho, techniquement moins riche et qui se caractérisait surtout par la manipulation du « vara » par le milieu avec les deux mains éloignées, de manière similaire à la technique qui encore aujourd'hui s'utilise dans divers pays orientaux.

Notre technique actuelle évolua dans le sens de profiter le plus possible de la longueur et, conséquemment, de la portée du « vara » de sorte qu'on l'empoignait à l'une des extrémités avec une seule main ou avec les deux mains presque ensemble.

Outre cela, et aussi en conséquence de l'accroissement de la longueur du « vara », la technique se mit à se baser sur la rotation

de celui-ci, ce qui se traduisit, non seulement par une plus grande rapidité et puissance d'attaque, mais aussi nous permit une plus grande malléabilité et efficacité dans le combat contre différents adversaires.

On créa aussi de nouvelles défenses adéquates à ce type de travail. Il est à noter que cette évolution du jeu du Minho, qui s'opéra dans un temps relativement court et qui résulta d'une étude faite exprès ou de la nécessité de faire face à diverses circonstances du combat réel, n'avait pas, durant ces années d'évolution, d'interférences étrangères, mais bien, tout en se déroulant à l'intérieur du pays même, ce qui vient prouver l'affirmation de maître Frederico Hopffer, dans son livre (Deux mots sur le Jeu du Bâton), quand il dit qu'entre toutes les activités physiques qui se pratique au Portugal, c'est certainement la plus pure portugaise.

Le Jeu du Bâton actuel se divise en deux grandes écoles qui à leur tour se subdivisent en différents « styles » suivant les diverses régions et l'adresse propre de chacun des maîtres ou joueurs.

Ces deux grandes écoles, qui se situaient dans des zones géographiques différentes, étaient appelées : L'ECOLE DU NORD ET L'ECOLE DE LISBONNE.



Etude particulièrement intéressante.

L'élève s'assoit sur une chaise, le professeur lui fait face et l'attaque sous tous les angles... étant donné la vitesse et la puissance des coups, il vaut mieux bloquer...

L'Ecole du Nord avait une façon prédominante du jeu de combat, plus dur et rude et avec les caractéristiques surtout rurales, ce qui le rendait vraiment issu du Jeu du Bâton portugais.

Techniquement, il se caractérisait par un jeu, surtout à deux mains, presque toujours mis à profit par la rotation du bâton, tantôt dans l'attaque, tantôt dans la défense (gardes en mouvement). C'est un jeu à courte distance mais avec une étonnante maniabilité dans toutes les directions, idéal, surtout dans le combat contre divers adversaires.

Il est appelé jeu de foire ou « varimento ». Ici tout l'entraînement est orienté dans le sens de faciliter les diverses circonstances du combat réel contre des adversaires variés.

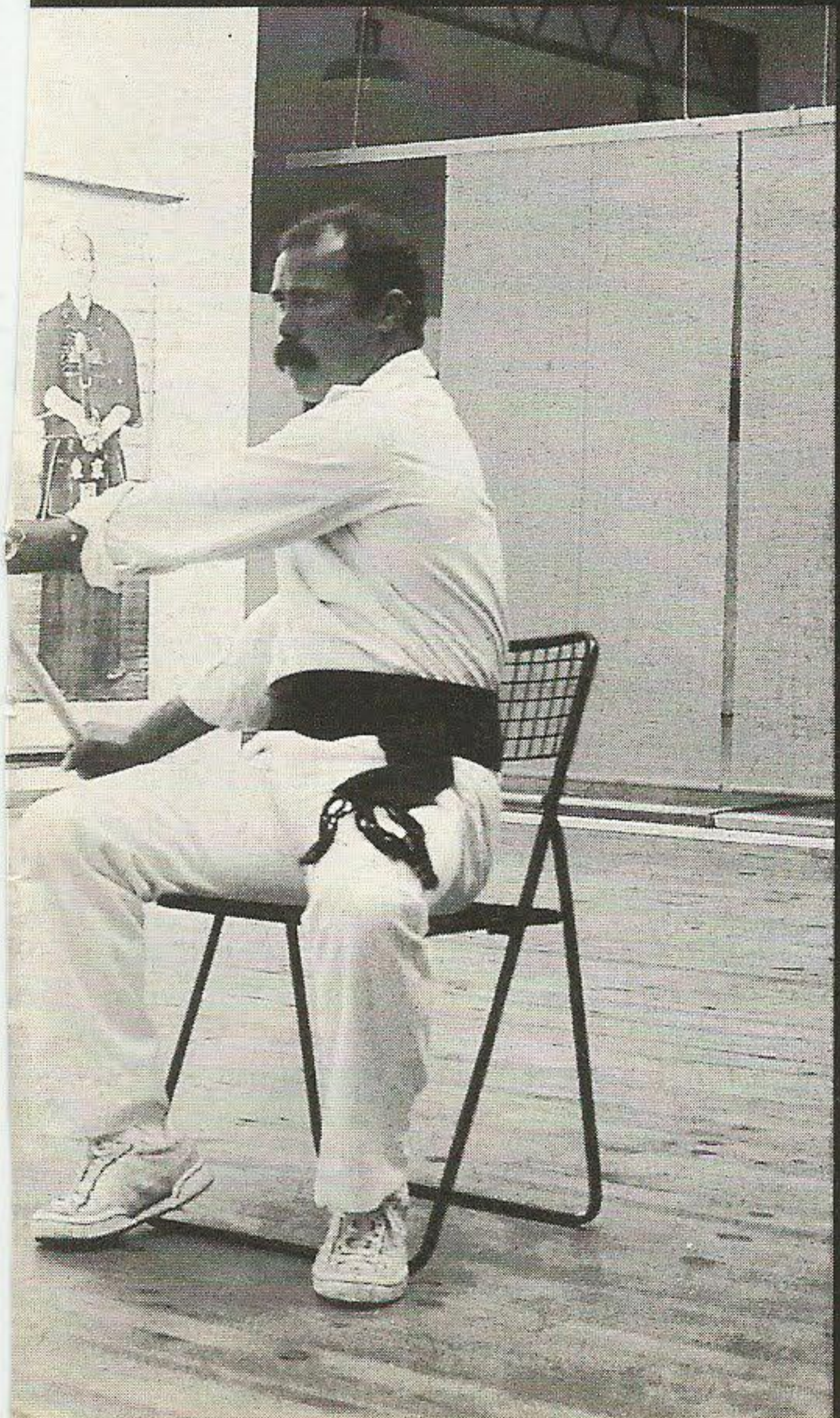
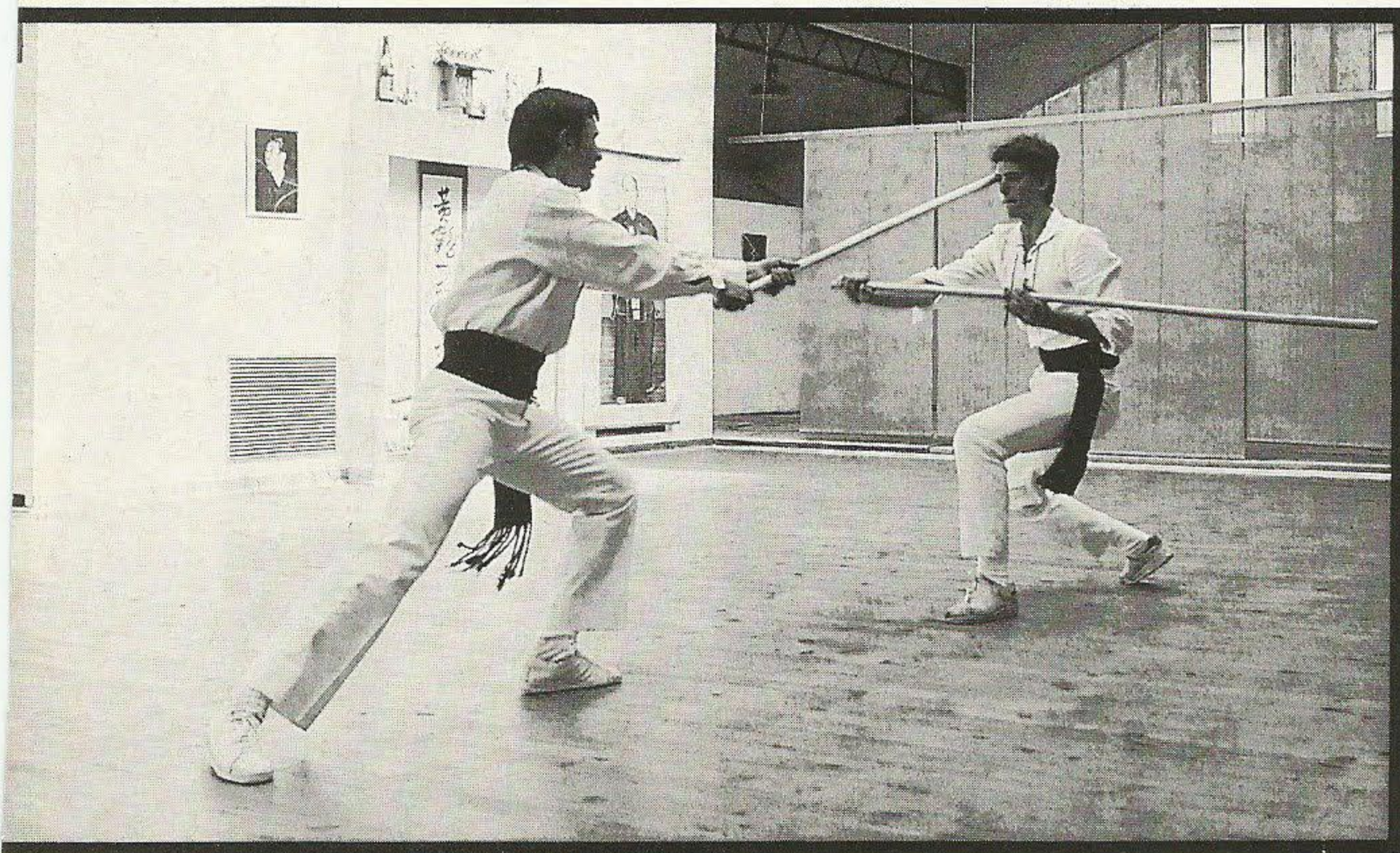
En « Fafe », terre des grandes traditions du Jeu du Bâton, (il suffit de se souvenir de la si redoutée « Justice du Fafe » dont le symbole de l'exécution de la justice est représenté par un grand gourdin), outre toute cette source technique, se conservait encore un type de jeu très ancien (descendant direct de l'antique jeu du Minho). Ce type de jeu n'est utilisé que dans le combat d'homme à homme ne produisant pas d'effet quand il était utilisé contre plus d'un adversaire. Si bien qu'il y avait dans cette technique un gaspillage d'espace et de puissance des possibilités d'attaque avec le modèle actuel du bâton, cela parce qu'ici il était maintenu milieu par les deux mains éloignées (gaspillage de la distance) et les attaques sont effectuées directement et non en rotation

dans le bâton au milieu de son extrémité qui était creuse, servant aussi à ces fins belliqueuses.

Il existait aussi entretemps, une sorte de « code tactique » dont les bons joueurs s'aidaient et d'une façon générale, les personnes bien informées n'ignoraient pas la propre valeur du jeu : on n'attaquait pas l'ennemi qui n'emportait pas de bâton. Quintas Neves montre la « manille » lançant son bâton sur le sol après avoir désarmé et démoralisé totalement trois adversaires qui l'avaient attaqué en chemin. Et nous écoutons l'histoire d'un grand joueur de Porto, Carvalho, marchand de bétail, qui à la foire du « 26 » à Angueja, proche d'Aveiro, après avoir tenu bon seul contre tous ceux qu'il avait rencontré ligüés contre lui trébucha et tomba sur le sol, ayant alors le plus fort de ses adversaires sur lui, sommant aux autres de ne pas toucher au brave sous peine de devoir se battre aussi avec lui.

L'école appelée de Lisbonne englobe non seulement la technique de jeu du bâton pratiquée dans la capitale portugaise, mais aussi celle utilisée au Ribatejo (1) et dans le reste de l'Estramadura. Dans cette zone du sud prédominait durant de longues années, le jeu sportif et « l'assaut » d'exhibition.

Au contraire du jeu du nord, dans lequel le joueur se préparait surtout à affronter différents adversaires, le jeu de Lisbonne, avec ses caractéristiques sportives, cultivait ce qu'on appelait le « contre-jeu », qui est celui dans lequel ne s'opposent que deux adversaires. Cette école est une modification relativement récente de l'Ecole du Nord, adaptée pour le combat d'homme à homme et qui atteignit son apogée au début de ce siècle, à Lisbonne, avec le grand maître Frederico Hopffer qui étudia et codifia sa technique. Elle se différenciait du contre-jeu de l'Ecole du Nord principalement pour la coordination du travail des jambes et du « vara » tandis que celle-là est fondamentalement basée sur le travail du « vara », le mouvement des jambes étant particulièrement dépendant de ce même travail. Outre cette différence fondamentale, nous devons alors noter les attaques qui sont exécutées principalement avec une seule main, fait qui vient contribuer à la portée encore plus grande par la longueur ; les défenses (plus familièrement appelées couvertures) qui sont effectuées directement et non mises à profit par la rotation du bâton et aussi l'usage des « cortes » (coups destinés à nuire activement à l'effet d'autre coup qui n'est pas considéré comme une garde) est une technique révolutionnaire qui fait partie de la phase avancée des écoles de Lisbonne. ■



(gaspillage de la puissance) non pas pour respecter les défenses, mais au contraire parce qu'aussi effectuées directement et utilisées avec la force des bras et du corps ensemble, permet une plus grande rapidité et certitude dans son exécution. D'autre part, cette technique est franchement efficace en combat quand la distance est beaucoup plus courte. Nos temps en or du jeu du nord, dans lequel il consistait « à tuer », on n'avait qu'à observer les règles et on usait de tous les moyens et coups, la maîtrise constituant seulement la meilleure garantie de vaincre.

Certaines fois, dans ces combats « pour tuer », le bâton était muni à l'une de ses extrémités, d'une lame ou d'un fer de lance recouvert d'une capsule de métal qu'on enlevait quand la lutte était éminente. Parfois au lieu de cette lame on utilisait une petite faucille (la faucille dorée) qui était un instrument utilisé par l'homme de la campagne principalement pour couper les ronces et autres herbes nuisibles, et qui s'encastrait